

La Semaine Religieuse

DE
Québec

VOL. XV

Québec, 14 février 1903

No 26

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

Calendrier, 401. — Les Quarante-Heures de la semaine, 401. — Ce que donne l'Eglise au peuple, 402. — Jacques, Jaque, Jaquette, 402. — Chronique diocésaine, 404. — Collège de Sainte-Anne, 404. — La Frano-Maçonnerie, 405. — France en Angleterre au 20^e siècle, 410. — Jusqu'où l'on est rendu en France, 411. — A propos du « God save the King », 412. — Une œuvre opportune, 413. — Bibliographie, 414.

Calendrier

15	DIM.	*vi	Sexagésime. <i>Kyr.</i> du dim. I Vêp. du suiv., mém. de S. Pierre du dim. et des SS. 26 Martyrs (II Vêp.)
16	Lundi	b	Conversion de S. Paul, <i>dbl. maj.</i> (25 janv.)
17	Mardi	r	Commémoration de la Passion de N.-S. J.-C., <i>dbl. maj.</i>
18	Mercr.	r	S. Siméon, évêque et martyr.
19	Jeucl	†b	Du Saint Sacrement.
20	Vend.	†vi	De la férie. Anniversaire de l'élection de Léon XIII.
21	Samd.	†b	De l'Immaculée Conception.

Les Quarante-Heures de la semaine

16 février, Sainte-Marie de Beauce. — 18, Saint-Joachim. — 20, Saint-Pierre, Ile d'Orléans.

Ce que donne l'Eglise au peuple

Le *prêtre catholique* ne te fait pas de bien comme moi, disait un *ministre protestant* à un sauvage; il ne te donne pas, *comme moi*, et chaussures, et vêtements. et... douceurs de toute sorte!

Le sauvage « Peau-Rouge », du Nord-Ouest, découvrant sa poitrine, de répondre :

— Es-tu capable de lire dans mon cœur ?

— Non, répond le ministre étonné.

— Eh bien ! répond le sauvage, c'est dans mon cœur que « la robe noire » (missionnaire catholique) dépose les meilleurs présents que je lui dois :

Quand *je me confesse*... , il lave mon cœur souillé, avec le sang de Jésus-Christ... ,

Quand *je communie*, il met Jésus et le ciel dans mon cœur...

Quand je lui ouvre mon cœur pour lui en révéler les misères et les chagrins, il y apporte remède et consolation...

Le tabac que toi tu me donnes, va s'en aller en fumée;... tes habits vont s'user;... tes douceurs sont vite consommées;... mais les présents de la « robe noire » restent avec moi, pour me soutenir et me réjouir ici-bas, et je les emporterai, un jour, dans le grand ciel du Bon Dieu ! X.

Jacques, jaque, jaquette

Il y a plus de similitude qu'on ne pense entre ces trois mots.

Avec la longue suite des années, l'usage les a transformés, il est vrai, mais leur origine les rapproche singulièrement.

Ici, au pays, dans les classes populaires, qui dit *jaquette* dit robe de nuit ou quelque chose d'analogue.

Ainsi, lorsque les bonnes mamans mettent leurs marmots en *jaquette*, il faut entendre qu'elles les affublent d'une espèce de robe en laine ou en coton ne servant que pour le coucher.

Dans nos magasins on ne s'y trompe pas davantage lorsqu'une cliente réclame une étoffe pour une *jaquette*. Le plus

jeune des commis sait à quoi s'en tenir sur la chose et sur ce qu'elle représente.

Employé dans ce sens, ce terme est cependant impropre, puisque, d'après tous les lexiques, la *jaquette* consiste en un vêtement de dessus, serré, lié aux flancs par un ceinturon, descendant jusqu'aux genoux ou plus bas, et réservé primitivement, ajoute Guérin, à l'usage des paysans et du bas peuple.

On voit déjà, par cette définition, que la *jaquette* n'est point ce que pensent nos gens, un pur costume de nuit, mais bien un vêtement que portait en tout temps une classe particulière du peuple.

Jaquette est au reste un diminutif de *jaque*, vieux mot français servant à désigner un habillement court et serré; et *jaque* vient lui-même, d'après Du Cange, de *Jacques* qui était une espèce de sobriquet donné aux paysans au XIV^e et au XV^e siècle.

Quant à l'origine de ce sobriquet, elle est parfaitement connue de tous ceux qui lisent quelque peu l'histoire.

Les paysans de France, et notamment ceux de la Picardie et de la Champagne, étaient lassés des exactions de la noblesse. Ils décidèrent en conséquence, pendant que le roi Jean était détenu dans les prisons d'Angleterre, de s'attaquer ouvertement à leurs oppresseurs, brûlant les châteaux et massacrant tous ceux qui leur tombaient sous la main.

Les révoltés n'étaient qu'une centaine au début; mais leur nombre s'accrut si rapidement, qu'on en compta, à un moment donné, près de cent mille.

Aussi, raconte Froissart dans ses Chroniques, avaient-ils fait (les paysans) un roi entre eux qu'on appelait Jacques Bonhomme, et qui était, disait-on, de Clermont, en Beauvoises, et qu'ils disaient le pire des pires.

La bourgeoisie ayant embrassé le parti des *Jacques*, ceux-ci dévastèrent une bonne partie du pays, mais les nobles finirent par reprendre l'offensive et les bandes de Jacques furent écrasées à peu près partout.

Le nom de Jacques, remarque Guérin, dans son Dictionnaire des Dictionnaires, est souvent accompagné de l'adjectif Bonhomme; alors, dit-il, les deux mots forment une expression collective pour désigner toute la classe des paysans.

SIRIUS.

Chronique diocésaine

— Dimanche dernier, solennité de la Purification de la Sainte Vierge, il y eut grande fête à la Congrégation dirigée par les RR. Pères Jésuites, à la Haute-Ville. C'était le 246^e anniversaire de la fondation de la Congrégation. La grand'messe a été célébrée par Mgr Laflamme, assisté de MM. les abbés Mercier et Donaldson comme diacre et sous-diacre. — L'après-midi, à 4 heures, on chanta les vêpres solennelles, à la suite desquelles eut lieu le sermon, qui fut donné par le R. P. Courbon, des Missionnaires de N.-D. du Sacré-Cœur de Québec. L'auditoire goûta extrêmement ce discours sur le culte, à travers les siècles, de la Sainte Vierge. — Ensuite, Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, qui avait bien voulu assister à la cérémonie, donna la bénédiction du Saint Sacrement. — Dans la soirée, Monseigneur l'Archevêque présida à une réception de 65 congréganistes, à l'église de Saint-Sauveur. Une foule immense assistait à la pieuse et solennelle cérémonie, par laquelle la Congrégation des Jeunes Gens, qui compte environ 500 membres, célébrait sa fête patronale. M. l'abbé Faucher, du clergé de la Basilique, fit le sermon de circonstance, et s'attacha à montrer combien il importe aux fidèles de conserver l'esprit de famille.

Après la réception des nouveaux congréganistes, Monseigneur adressa à l'assistance une allocution appropriée. Sa Grandeur fit voir aux membres de la Congrégation quelle bonne influence ils pouvaient et devaient exercer auprès de leur famille comme dans toutes leurs relations sociales, leur recommandant avec instance de pratiquer l'économie, et les mettant en garde contre la fréquentation des théâtres et des débits de boissons enivrantes.

La bénédiction solennelle du Saint Sacrement termina l'office.

Collège de Sainte-Anne

TABLEAU D'HONNEUR POUR LE PREMIER SEMESTRE

COURS CLASSIQUE

PHILOSOPHIE SENIOR. — 1er, M. Maxime Fortin (*Saint-Aubert*); 2e, M. Georges Côté (*Sainte-Anne*).

PHILOSOPHIE
Georges);
RHÉTORIQUE
2e, M. Eugène
BELLES-LETTRES
2e, M. David
VERSIFICATION
2e, M. Antoine
MÉTHODE
Auguste Pel

QUATRIÈME
Madawaska
TROISIÈME
James Dunn
TROISIÈME
M. Dominique
DEUXIÈME
2e, M. Alphonse
DEUXIÈME
E.-U.); 2e, M.
PREMIÈRE.
Ferdinand Bé
PRÉPARATOIRE
le); 2e, M. Ro

Nubius ne se
on ne trouve pl
me, d'une comm
à cette demand
fit rentrer, « au

PHILOSOPHIE JUNIOR. — 1er, M. Adélarde Gilbert (*Saint-Georges*); 2e, M. Claude Guy (*Fort Kent, Maine*).

RHÉTORIQUE. — 1er, M. Amédée Buteau (*Saint-François*); 2e, M. Eugène Sirois (*Saint-André*).

BELLES-LETTRES. — 1er, M. Ovide Laforest (*Saint-André*); 2e, M. David Roy (*Saint-Georges*).

VERSIFICATION. — 1er, M. Léon St-Pierre (*Sainte-Hélène*); 2e, M. Antonio Langlais (*Saint-Octave de Mévis*).

MÉTHODE. — 1er, M. Camille Mercier (*Fraserville*); 2e, M. Auguste Pelletier (*Saint-Jean-Port-Joli*).

COURS COMMERCIAL

QUATRIÈME. — 1er, M. Joseph Saindon (*Saint-Hilaire de Madawaska*); 2e, M. Onésime Gagnon (*Saint-Léon*).

TROISIÈME A. — 1er, M. Gédéon Nadeau (*Lac Noir*); 2e, M. James Dunn (*Waterbury, Conn.*)

TROISIÈME B. — 1er, M. Ernest Langlois (*Saint-Georges*); 2e, M. Dominique Lévesque (*Saint-Pacôme*).

DEUXIÈME A. — 1er, M. François Boucher (*Sainte-Anne*); 2e, M. Alphée D'Aigle (*Andover, N. B.*)

DEUXIÈME B. — 1er, M. Arsène Gaudreau (*Somersworth, E.-U.*); 2e, M. Odilon Vachon (*Saint-Romuald*).

PREMIÈRE. — 1er, M. Roméo McLure (*Isle-Verte*); 2e, M. Ferdinand Bégin (*Québec*).

PRÉPARATOIRE. — 1er, M. Hyacinthe Martin (*Rivière-Ouelle*); 2e, M. Rodolphe Dionne (*Québec*).

EM. DIONNE, ptre,
Préfet des Etudes.

 La Franc-Maçonnerie

LA HAUTE-VENTE (*Suite.*)

Sa constitution

Nubius ne se trompa point en appréciant ainsi Mazzini, et on ne trouve plus trace, dans les archives de la Vente suprême, d'une communication quelconque du *pauvre Joseph* relative à cette demande. La menace indirecte d'un coup de stylet lui fit rentrer, « au fond des entrailles, le sentiment de son orgueil.

SEMESTRE

tin (*Saint-Au-*

Enfin, pour comble de mystère, eux-mêmes, les quarante de la Haute-Vente, ne savaient d'où venait l'impulsion à laquelle ils obéissaient, les ordres à transmettre ou à exécuter.

L'un d'eux, Melegari, écrit au docteur Breidenstem en 1836 : « Nous voulons briser toute espèce de joug, et il en est un qu'on ne voit pas, qu'on sent à peine et qui pèse sur nous. D'où vient-il ? où est-il ? Personne ne le sait, ou du moins personne ne le dit. L'association est secrète, même pour nous, les vétérans des associations secrètes. On exige de nous des choses qui, quelquefois, sont à faire dresser les cheveux sur la tête ; et croiriez-vous qu'on me mande de Rome que deux des nôtres, bien connus par leur haine du fanatisme, ont été obligés, *par ordre du chef suprême*, de s'agenouiller et de communier à la Pâque dernière ? Je ne raisonne pas mon obéissance, mais je voudrais bien savoir où nous conduisent de telles capucinades. » Voilà bien le vrai *perinde ac cadaver*. Et ce sont ces esclaves d'un maître qui se déroba à tout regard, ces hommes qui se sentent toujours la pointe du poignard dans le dos, qui font des lois contre les religieux par horreur, disent-ils, du vœu d'obéissance !

L'œuvre qui lui fut assignée

Nous avons vu à quelle époque la Haute-Vente fut créée, quelle fut sa composition, comment se fit le recrutement des membres qui la composaient, et quelle était la valeur intellectuelle et morale, la situation sociale de plusieurs d'entre eux. Nous devons voir maintenant le but qui fut assigné à leurs efforts et les moyens qu'ils prirent pour y arriver.

But et moyens sont nettement marqués dans les « *Instructions secrètes* » qui leur furent données au jour même de la constitution de leur société. Elles disaient ce qu'ils avaient à faire par eux-mêmes, et la direction qu'ils devaient donner, avec la prudence voulue, aux Ventes centrales et, par elles, aux Ventes particulières, pour arriver à une action aussi concertée et aussi vaste que possible en vue du résultat à obtenir.

Les sociétés secrètes, dans leur ensemble, travaillent, nous l'avons vu, à la destruction de toute autorité religieuse, civile et familiale. Dans les sociétés chrétiennes, telles que la sagesse

des si
rappo
pour l
mait a
part.
trônes
rie. N
quel je
Louis
qui su
contre
Parme
de san
aucun
bus de
neur d
les, d'a
ment c
qui, so
truire.

La l
totale,
avec l'
l'autre
Le l
des P
naient

Le l
Le p
tructic
d'actio
la plus
centre,
pé les
l'affran

Le s
celui d
ment
tienne.

des siècles et l'esprit de l'Évangile les avaient constituées, les rapports établis entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux pour le bien du peuple, faisaient que l'autorité temporelle formait au catholicisme et à l'idée chrétienne un premier rempart. Aussi la détruire, en tuant les rois ou en brisant leurs trônes, fut la première œuvre qu'entreprit la Franc-Maçonnerie. Nous avons vu, dans la première partie de cette étude, à quel jour et par quels conspirateurs fut décrétée la mort de Louis XVI. L'assassinat du duc d'Enghien et du duc de Berry, qui suivirent, la conspiration permanente des sociétés secrètes contre les Bourbons de France, d'Espagne, de Naples et de Parme, partout terminée par leur expulsion à travers des flots de sang et par les plus ignobles trahisons, ne peuvent laisser aucun doute sur le sens de la devise maçonnique : *Lilia pedibus destrue* ; et comme le dit Deschamps, ce sera l'éternel honneur de la plus glorieuse, de la plus paternelle des races royales, d'avoir été choisie comme premier but dans le renversement de la religion et de la société par les fanatiques scélérats qui, sous le nom de maçons, de carbonari, ont juré de les détruire.

La Haute-Vente avait reçu, dans cette œuvre de destruction totale, une mission spéciale. Le but qu'elle devait poursuivre, avec l'aide de toute la Maçonnerie, était double, l'un prochain, l'autre éloigné.

Le but prochain était la destruction du pouvoir temporel des Papes et de toutes les souverainetés légitimes qui gouvernaient les différents Etats de l'Italie.

Le but éloigné, l'anéantissement de l'Église catholique.

Le premier but à atteindre est ainsi marqué dans les Instructions secrètes : « Depuis que nous sommes établis en corps d'action, et que l'ordre commence à régner au fond de la Vente la plus reculée comme au sein de celle la plus rapprochée du centre, il est une pensée qui a toujours profondément préoccupé les hommes qui aspirent à la régénération universelle : c'est l'affranchissement de l'Italie. »

Le second est déterminé en ces termes : « Notre but final est celui de Voltaire et de la Révolution française : l'anéantissement à tout jamais du catholicisme, et même de l'idée chrétienne. »

En lisant ces lignes, on se demande le rapport qu'il peut y avoir entre l'affranchissement de l'Italie et l'anéantissement du catholicisme. Pourquoi assigner l'un et l'autre de ces buts à une seule et même société, par deux actions parallèles ? Les Instructions nous le disent. C'est que, « de l'affranchissement de l'Italie, doit sortir, à un jour déterminé, l'affranchissement du monde entier, la république fraternelle, l'harmonie de l'humanité, la régénération universelle. » Nous retrouvons ici la pensée dernière des sociétés secrètes, le but vers lequel sont dirigés tous leurs efforts par celui, individu ou comité, qui leur donne l'impulsion première : l'établissement d'une République universelle qui opérera l'affranchissement du genre humain à l'égard de Dieu et de sa loi, et sa régénération universelle, c'est-à-dire le genre humain arraché à l'ordre surnaturel pour être plongé tout entier dans le naturalisme, de sorte qu'au lieu des deux sociétés dont M. Waldeck-Rousseau déplore la coexistence dans le monde, il n'y en ait plus qu'une, et que règne sur toute la terre « l'harmonie » dans l'impiété.

L'affranchissement de l'Italie, dans la pensée de celui qui donna aux quarante les Instructions secrètes, ne différerait donc de l'anéantissement du christianisme que comme un moyen diffère de la fin. Il voyait que c'est la Papauté qui maintient l'humanité sous le joug paternel de Dieu, et il s'était dit que, du moment où l'Italie serait affranchie et le pouvoir temporel des Papes anéanti, la Papauté, n'ayant plus de point d'appui sur la terre, suspendue en l'air, pour ainsi dire, ne garderait point longtemps un pouvoir spirituel qui, pour s'exercer sur les hommes, composés de corps et d'âme, a besoin d'instruments matériels et de ministères humains.

Le premier but est atteint. Depuis trente ans et plus, l'Italie est une, le pouvoir temporel n'existe plus qu'à l'état de souvenir ou d'ombre. Nous ne préjugeons rien des desseins de la Providence. Nous ignorons si, quand et comment elle rendra au Souverain Pontificat ses moyens d'action ordinaires et nécessaires dans l'ordre régulier des choses ; mais la secte se tient bien assurée que c'en est fini, et si elle veut un changement à ce qu'elle a fait, c'est la transformation du régime actuel de l'Italie en république, s'unissant à la république sœur de France, à la république espagnole qui sera au jour et à l'heure que la

Maq
noya
verna
l'univ
Le
pours
« Le
tructi
il peu
nos ra
tons p
mais
moins
tout y
main l
à nos f
sont le
de gra
à surm
picacit
les voil
pour u
rons no
batterie
les plus
réussira
bables.»
Ces c
ceur de
Un f
puscule
l'on veu
nerie fra
à Damil
qu'elle e
Dans
une relig
faut que
philosopl

Maçonnerie voudra, à d'autres encore sans doute, formant le noyau de la République universelle ou de la Maçonnerie gouvernant le monde à découvert d'une extrémité à l'autre de l'univers.

Le second but, celui marqué par Voltaire, est maintenant poursuivi avec l'ardeur que donne une première victoire.

« Le travail que nous allons entreprendre, disaient les Instructions, n'est l'œuvre ni d'un jour, ni d'un mois, ni d'un an ; il peut durer plusieurs années, un siècle peut-être ; mais dans nos rangs le soldat meurt et le combat continue. Nous ne doutons pas d'arriver au terme suprême de nos efforts. Mais quand ? mais comment ? L'inconnue ne se dégage pas encore. Néanmoins rien ne doit nous écarter du plan tracé, au contraire tout y doit tendre, comme si le succès devait couronner dès demain l'œuvre à peine ébauchée. Dans la voie que nous traçons à nos frères (nous verrons plus loin quelle est cette voie, quels sont les moyens recommandés pour arriver au but), il se trouve de grands obstacles à vaincre, des difficultés de plus d'une sorte à surmonter. On en triomphera par l'expérience et par la perspicacité ; mais le but est si beau, qu'il importe de mettre toutes les voiles au vent pour l'atteindre. Ne nous décourageons ni pour un échec, ni pour un revers, ni pour une défaite ; préparons nos armes dans le silence des Ventes ; dressons toutes nos batteries, flattons toutes les passions, les plus mauvaises comme les plus généreuses, et tout nous porte à croire que ce plan réussira un jour, au delà même de nos calculs les plus improbables. »

Ces chaleureuses exhortations ne cessent de retentir dans le cœur des initiés comme au sein de leurs conventicules.

Un franc-maçon désabusé, M. Coppin Albancelli, dans l'opuscule qu'il publia après sa sortie de la secte, nous dit : « Si l'on veut avoir une idée exacte de l'esprit de la Franc-Maçonnerie française, il suffit de relire la fameuse lettre de Voltaire à Damilaville, qui est frénétiquement applaudie chaque fois qu'elle est citée dans les ateliers. »

Dans cette lettre Voltaire dit : « La religion chrétienne est une religion infâme, une hydre abominable, un monstre qu'il faut que cent mains invisibles percent... Il faut que les philosophes courent les rues pour la détruire, comme les

missionnaires courent la terre et les mers pour la propager. Ils doivent tout oser, tout risquer, jusqu'à se faire brûler pour la détruire. Ecrasons, écrasez l'infâme ! »

Lors donc qu'il était dit aux quarante : « Notre but final est celui de Voltaire, » ils savaient qu'ils trouveraient dans toutes les Loges des répondants, et ils se disaient : « Le but que la Révolution a poursuivi et, n'a pu atteindre, nous, nous réussirons à l'obtenir par d'autres moyens, au delà même des calculs les plus improbables. Nous écraserons l'infâme ! »

La Haute-Vente est dissoute depuis 1848, mais son esprit demeure, la fin pour laquelle elle avait été créée est toujours voulue, nous en avons donné bien des preuves, et sans doute qu'un autre organisme, qui aura mieux su maintenir autour de lui les ténèbres qui le protègent et favorisent ses sinistres complots, aura été substitué à la Haute-Vente pour prendre la suite de ses affaires au point où elle les a laissées.

(*La Semaine religieuse* de Cambrai.)

(*A suivre.*)

France vs Angleterre au 20^e siècle

Voici, dit la *Croix*, deux lettres reçues par la Supérieure d'une Congrégation que l'intolérance de nos jacobins contraind à l'exil.

La juxtaposition de ces deux documents suffira sans aucun commentaire.

Premier document :

Paris, 7 janvier 1903.

Compagnie du chemin de fer du Nord, D. 113.

Madame la Supérieure,

Je m'empresse de répondre à votre lettre du 6 janvier, et j'ai le regret de vous informer que de récentes instructions ministérielles ne nous permettent pas d'accorder de réductions aux membres des Congrégations religieuses.

Veillez agréer, Madame, mes respectueux hommages.

Deuxième document :

En r
de Foll
que l'es
dres s'a
puisse
Pour
voiture
truction
Veuil
tueux.

Di

Comb
le vote
aux reli
d'obéiss
Tous
épater le
plus ron
C'est l
fait l'ab
rieurs ! I
moyen à
Un de
un titre
posé à la
on fit pri
ché de vo
Le com
cher cette
— Où c
— A te

Angleterre,

Londres, 7 janvier 1903,

Madame la Supérieure,

En réponse à votre lettre du 4 courant, adressée au chef de gare de Folkestone, je vous informe que, vu votre cas spécial, je consens que l'express de 2 heures de l'après-midi allant de Folkestone à Londres s'arrête, par extraordinaire, à Ashford, afin que votre personnel puisse descendre.

Pour répondre à votre demande, je mets à votre disposition une voiture réservée pour le 13 courant ; du reste j'ai donné les instructions nécessaires à la gare de Folkestone.

Veillez agréer, Madame la Supérieure, mes hommages respectueux.

VINCENT W. HILL,

*Directeur de la Compagnie South Eastern and Chatham
Railway.*

Jusqu'ou l'on en est rendu, en France

Combien de fois, au cours des discussions qui ont précédé le vote de la loi contre les associations, n'a-t-on pas reproché aux religieux d'avoir abdiqué leur volonté en faisant vœu d'obéissance ?

Tous les jocrisses de la libre pensée n'ont-ils pas cherché à épater les badauds en leur débitant à ce sujet des phrases les plus ronflantes empruntées à leur journal ?

C'est bien à ces gens-là à reprocher aux religieux d'avoir fait l'abandon de leur liberté entre les mains de leurs supérieurs ! La plupart d'entre eux sont plus serfs que les serfs du moyen âge !

Un de ces derniers jours, dans une ville du Midi, à Toulon, un titre de rente fut trouvé dans une église. Après l'avoir déposé à la sacristie, et pour éviter qu'un subalterne ne l'égarât, on fit prier le commissaire du poste de police le plus rapproché de vouloir bien envoyer un agent pour le retirer.

Le commissaire donna donc à un planton l'ordre d'aller chercher cette pièce.

— Où donc ? se fait répéter l'agent.

— A telle église, dit le commissaire.

— Ah! ça, non, répond l'agent d'un ton décidé; à l'église, je n'y vais pas.

— Comment, vous n'y allez pas? dit le commissaire interloqué.

— Non, je ne vais pas à l'église.

— Allons, vous voulez rire, je pense.

— Pas du tout, répondit l'agent; vous ne voudriez pas que je me fisse mettre à l'amende?

— A l'amende? interroge le commissaire, que voulez-vous dire?

— Oui, ajouta l'agent, j'appartiens à une société dont les membres attrapent une amende de cinq francs toutes les fois qu'ils mettent les pieds dans une église!

Et en effet, l'agent n'y alla pas.

Il existe donc dans certaines villes une société d'hommes dégagés des superstitions religieuses, dont les affiliés s'exposent à payer 5 fr. d'amende s'ils se risquent à entrer dans une église.

Et cette société compte, paraît-il, parmi ses membres, des fonctionnaires qui, payés aux frais des contribuables, devraient être par conséquent à la disposition du public sans distinction.

Et le règlement ne prévoit même pas le cas de force majeure, c'est-à-dire l'obligation pour un fonctionnaire d'exécuter un ordre donné par ses chefs en pleine conformité avec la loi.

Et les libres penseurs continueront à dénoncer l'horrible condition des serfs au moyen âge, et le vœu d'obéissance des religieux.

(Semaine religieuse d'Evreux.)

A propos du "God Save the King"

On vient de publier un document sur les origines du *God save the King*, l'air national des Anglais.

Il est prouvé aujourd'hui que la musique de l'hymne en question est française.

Trois dames de Saint-Cyr, Mmes Thibault de la Noraye, de Montler et de Palaguy, ont affirmé, le 19 septembre 1819, en présence d'un syndic qui a légalisé leur déclaration, que l'air anglais n'était qu'un antique motet conservé par tradition dans la famille de Louis XIV, et mis en valeur par Lulli.

Une
horlog
la son
des An

Nous
lecteurs
déjà au
Les n
le bien
éducat
lui est r
Canadie
implore
baptême
de l'éduc
C'est
petits se
nemi des
Pour f
d'en suiv
mauvaise
s'est fonc
de Paris.

tenu un l
donnent
actuelles
de talent
Ce qui
fant Jésu
dre. La p
lement à f
sion, et ell
des traits
aimer la v

Une autre preuve : au musée de Versailles, il existe une horloge qui date de la première moitié du XVIII^e siècle, et dont la sonnerie joue un air en tout semblable à celui de l'hymne des Anglais.

(*Rosier de Marie.*)

Une œuvre opportune

Nous sommes heureux de recommander de nouveau à nos lecteurs une œuvre qui, tout en ayant son siège en France, a déjà au Canada de nombreux affiliés.

Les malheurs de la France persécutée, à qui l'on veut ravir le bien précieux de la foi et le droit de donner à l'enfance une éducation chrétienne, n'ont pu laisser indifférent un peuple qui lui est resté si attaché. Aussi est-ce par milliers que les petits Canadiens se sont associés aux petits enfants de France, pour implorer Dieu en faveur de leurs petits frères privés du saint baptême et pour cette jeunesse menacée de perdre le bienfait de l'éducation chrétienne.

C'est sous la bannière du saint Enfant Jésus que tous ces petits se sont enrôlés, afin de lutter plus sûrement contre l'ennemi des âmes.

Pour faire connaître cette œuvre si intéressante, permettre d'en suivre les développements, et combattre en même temps la mauvaise presse, si habile à semer des doctrines subversives, il s'est fondé une Revue sous les auspices des RR. PP. Carmes de Paris. Elle est à la quatrième année de son existence, et a obtenu un légitime succès, grâce aux écrivains distingués qui lui donnent leur concours, comme aussi en raison des questions actuelles et pleines d'intérêt qui y sont traitées avec autant de talent que de piété.

Ce qui fait le charme de la *Gerbe d'Honneur au saint Enfant Jésus*, c'est la variété des sujets qui entrent dans son cadre. La piété solide et éclairée y a sa place ; elle s'attache également à faire comprendre aux mères la grandeur de leur mission, et elle met sous les yeux des enfants des exemples choisis, des traits charmants et inédits qui parlent au cœur et font aimer la vertu.

La *Gerbe d'Honneur* (1) a sa place marquée dans tous les foyers chrétiens, au Canada comme en France, et dans toutes les communautés religieuses qui s'occupent d'éducation.

Pour faire partie de la **Ligue de prières**, il suffit que chaque enfant s'engage à réciter chaque jour un **Ave Maria** avec l'invocation suivante: "**Saint Enfant Jésus, souvenez-vous de nos petits frères privés du saint baptême.**" L'unique formalité à remplir est d'envoyer les noms des enfants affiliés au siège de la Revue, Paris, 35 bis, rue La Fontaine: ces noms seront inscrits sur un registre, déposé aux pieds de la statue du saint Enfant Jésus miraculeux de Prague. A.

Bibliographie

— **Les Camarades Jaunes**, roman d'actualité sociale, par AUGUSTE GEOFFROY. Un volume in-12 de 300 pages. Prix: 3 fr. (Librairie TÉQUIL, 29, rue de Tournon, Paris.) Chez Garneau, Pruneau & Kirouac, libraires à Québec.

C'est une œuvre magistrale que celle-ci, aussi bien par la facture littéraire que par la poignante réalité du drame et par l'élévation des idées; une œuvre que devront lire non seulement les travailleurs et les chefs d'industrie, quelles que soient leurs opinions, mais tous ceux que préoccupe la paix sociale la question de vie ou de mort pour demain.

Sorte de *Germinal*, mais *Germinal* du bon sens, du droit au travail, de la vraie liberté, du patriotisme, *Les Camarades Jaunes* ont été écrits, cela se sent à chaque page, par quelqu'un qui connaît autant qu'il les aime les ouvriers de l'usine, les ouvriers des champs; et en effet ce quelqu'un, Auguste Geoffroy, est déjà l'auteur de plus de vingt volumes, dont un admirable, *Jeanne la Française*, tous débordant d'un zèle égal pour la gloire et le bonheur de la patrie, la mère commune, par le fraternel accord de ses enfants.

(1) Cette Revue est mensuelle; pour le Canada, l'abonnement est de 3 fr. par an. Nous croyons que la Librairie Cadieux et Derome, rue Notre-Dame, Montréal, reçoit les abonnements à cette revue.

On
nes me
consola
faire d
La d
vous le
gens, la

— Ne
historiq
A la Re

Kenin
cans » la
cier, l'hi
d'adieu
s'efface e
l'histoire
croft ren
des villes
toire de
bé L. St
assertion
Rochemc
M. Linds
tails, a ti
lière très

Du Car
de ses ap
jouer là-t
1718; les
la mère p
Dame de

Ce regi
donner à
d'une race
le souveni

(Etu
— Le C

On trouvera dans *Les Camarades Jaunes*, au milieu de scènes mouillées de larmes et embaumées d'amour, des leçons, des consolations et le secret de la plus grande des joies : savoir faire du bien à ses semblables.

La devise des *Camarades Jaunes* : « Soyons unis et aimez-vous les uns les autres », n'est-elle pas celle de tous les braves gens, la parole du salut pour la France comme pour l'humanité ?

E.

— *Notre-Dame-de-Lorette en la Nouvelle-France*. Étude historique, par l'abbé Lionel Saint-George Lindsay. Montréal. A la *Revue canadienne*, 1900. 1 vol. in-8°, pp. 322.

Enimcr Cooper a dramatisé dans son « Dernier des Mohicans » la fin d'une tribu vaillante ; mieux que le célèbre romancier, l'historien de Notre-Dame-de-Lorette salue d'un chant d'adieu un peuple dont la langue est déjà muette, dont le type s'efface et dont les derniers enfants seront bientôt morts. C'est l'histoire d'une paroisse huronne fondée par les Jésuites. Bancroft remarque dans son *Histoire des Etats-Unis* que l'origine des villes de l'Amérique française est étroitement liée à l'histoire de la Compagnie de Jésus. L'étude historique de M. l'abbé L. Saint-George Lindsay prouve une fois de plus cette assertion. Sans doute, la preuve avait été faite par le R. P. de Rochemonteix, dans un livre qui est définitif sur le Canada. M. Lindsay, en empruntant au savant Jésuite une foule de détails, a tiré d'un ouvrage général une monographie particulière très intéressante.

Du Canada tout nous intéresse, nous autres Français : le nom de ses apôtres, ce Père Vaillant de Gueslis, par exemple, qui va jouer là-bas un rôle important et revient mourir à Moulins en 1718 ; les néologismes du P. Richer, qui trouvait la langue de la mère patrie trop pauvre ; la piété des Hurons envers Notre-Dame de Chartres, etc., etc.

Ce registre de paroisse — c'est le nom modeste qu'on peut donner à l'étude de M. Lindsay — nous fait assister à la vie d'une race qui s'évanouit en laissant sur les pages de l'histoire le souvenir d'un glorieux passé.

LUCIEN GUIPON.

(Études.)

— *Le Canada ecclésiastique*, almanach-annuaire du clergé

canadien, pour l'année 1903. Publié par la Cie Cadieux et De-rome, 1666-1668, rue Notre-Dame, Montréal.

Ce bel ouvrage, publié pour la 17^e année, contient la masse de renseignements que nous sommes maintenant habitués à lui demander. C'est un aperçu parfait de la situation de l'Eglise au Canada. La liste complète du clergé et des paroisses, des communautés religieuses et de tous leurs établissements, beaucoup de portraits intéressants : voilà ce livre, qui est désormais indispensable sur tous les bureaux de travail du pays.

— *Le Carême sanctifié ou Lectures pieuses sur les souffrances de Jésus et de Marie d'après S. Alphonse de Liguori*, par le Père P. Wittebolle, Rédemptoriste. Société Saint-Augustin. 1903. — 2^e édition. 11^e mil.e. — (25 cts l'ex. \$ 3 la douzaine, chez les RR. PP. Rédemptoristes, Sainte-Anne de Beaupré.)

Voici la lettre adressée à l'Auteur par S. G. Monseigneur l'Archevêque de Québec :

Québec, le 1^{er} septembre 1902.

LE CARÊME SANCTIFIÉ. — Sous ce titre, le R. P. Wittebolle, Rédemptoriste, l'un des rédacteurs ordinaires des *Annales de Sainte-Anne de Beaupré*, a réuni tout ce que les ouvrages ascétiques de saint Alphonse de Liguori renferment de plus touchant et de plus propre à porter les cœurs à l'amour de Jésus-Christ, par la considération des souffrances que le Divin Sauveur a bien voulu endurer pour nous.

Chaque jour du carême a sa *considération* spéciale suivie de courtes *affections*, d'une *pratique* et d'un ou de plusieurs *exemples* choisis, et la plupart tout à fait nouveaux. Ce livre sera donc un véritable Manuel extrêmement utile aux fidèles qui désirent passer la sainte Quarantaine selon l'esprit de l'Eglise. On pourrait faire cette lecture de piété lorsque tous les membres de la famille sont réunis pour la prière du soir.

Cet ouvrage est destiné à faire beaucoup de bien, et je me fais un devoir de le recommander aux fidèles et au clergé.

† LOUIS-NAZAIRE, Archevêque de Québec.

— *Séminaire de Saint-Germain de Rimouski. Quel est le véritable fondateur du séminaire de Rimouski?* Rimouski. 1902. (Prix, 30 cts, à l'imprimerie F.-X. Létourneau, Rimouski.)

L'auteur de cette brochure (94 p. in-8^o) s'est proposé de démontrer que l'abbé G. Potvin fut le véritable fondateur du séminaire de Rimouski. Comme on le sait, on a beaucoup écrit déjà sur la question du fondateur de cette maison. Cette question est d'ailleurs actuellement soumise à un comité de prêtres et de laïques, formé à Rimouski depuis deux ans, et qui devra donner bientôt la solution du problème.